

Apollinaire et les genres

Actes du colloque de Stavelot
4 et 5 septembre 2025

Édités par Daniel Delbreil,
Gérald Purnelle et Jeanne Véron

ERGA

Espace de Recherches sur Guillaume Apollinaire

Association Internationale des Amis de Guillaume Apollinaire
– apollinaireaiaga.com –

2026

Les Onze Mille Verges sur scène

Claude Debon

NOTE LIMINAIRE

Ce texte a été écrit en 2012 pour préfacier une édition des Onze Mille Verges par les éditions In cauda. Rappelons que le texte avait été mis en scène en mars 2011 par Godefroy Segal et interprété par la Compagnie In Cauda. L'édition devait être illustrée par Barbara Ferraggioli. Malheureusement le projet n'aboutit pas. J'ai donc supprimé les allusions aux illustrations. Il m'a paru que cette préface inédite ne serait pas déplacée dans l'ensemble présenté au colloque de Stavelot en septembre 2025 intitulé « Apollinaire et les genres » et où, logiquement, a été abordé le texte des Onze Mille Verges. Je me suis contentée d'y préciser quelques références.

C. D.

Mettre en scène les *Onze Mille Verges* ! Faire voir et entendre publiquement ce qu'on n'a pas permis de lire pendant plus de soixante ans de clandestinité ! Il y faut de l'audace, voire de la témérité. Aussi le spectacle conçu et mis en scène par Godefroy Ségall est-il interdit aux moins de 18 ans, qui s'ils en ont envie se délecteront sans même se cacher d'un texte paru dans la bibliothèque de la Pléiade en 1993.

Mais qu'est-ce au juste que ce livre à la réputation sulfureuse, qui comble de joie certains admirateurs d'Apollinaire et gêne les autres, amoureux de la veine élégiaque du « Pont Mirabeau » et de « La Chanson du mal-aimé » ?

Et d'abord ce roman érotique publié sans nom d'auteur et maintes fois réédité sous le manteau, révélé à un public choisi seulement en 1968, année permissive, puis en 1970, grâce au courage de Régine Deforges, bientôt suivie de Jean-Jacques Pauvert, ce roman donc est-il bien d'Apollinaire ? Cela ne fait aucun doute : le soin avec lequel il le cache dans son appartement, par crainte de poursuites policières comme sans doute d'une lecture qu'en pourraient faire ses proches, en serait déjà un indice, n'étaient les innombrables détails qui tissent des

liens avec l'ensemble de son œuvre, jusqu'à une signature reconnaissable par les intimes : G.A., relayé par ce bouchon d'*Apollinaris* qui saute au chapitre IV.

Il y a plus : *Les Onze Mille Verges* sont le premier livre publié par Apollinaire, comme l'avait déjà noté Toussaint Médecin-Molinier alias Pascal Pia dans sa *Postface* à l'édition de 1968. On a tendance à l'oublier. On pense généralement que le premier livre publié par Apollinaire fut *L'Enchanteur pourrissant*, fin 1908, ouvrage d'ailleurs non dénué d'érotisme. Il est piquant de saluer l'entrée en littérature, clandestine il est vrai, mais connue des amis très proches, comme Picasso, d'Apollinaire en hospodar autoproclamé prince, sous les traits de Mony Vibescu, un Roumain à qui il faut seulement supprimer une lettre pour qu'il devienne Romain, comme Apollinaire, né dans la capitale italienne. Son autre avatar Croniamantal, dans *le Poète assassiné*, entretiendra avec lui quelques rapports, dont le moindre n'est pas le tombeau final érigé par de pieux amis.

Bien que défendues par des grandes plumes, celle d'Aragon en premier qui en préface en 1930 une réédition, *Les Onze Mille Verges* sont généralement classées dans la catégorie des « œuvres alimentaires ». C'est ainsi qu'on se débarrasse à bon compte de livres embarrassants. Car le livre contient une telle accumulation d'horreurs que beaucoup de lecteurs même acquis à l'érotisme s'en détournent avec dégoût. Sauf si l'enchérissement, le grossissement, l'accumulation, les performances, l'excès en tout genre, joints à un parfum proprement apollinarien qui allie jeux de mots (le premier dès le titre), comique de situation, dialogues hauts en couleur réjouissent tant le lecteur qu'il se met à considérer ces exploits comme des gags. Car bien que le modèle de Sade soit convoqué dans la notice destinée à vanter les mérites de l'ouvrage, au moins inspirée sinon écrite par Apollinaire lui-même, *Les Onze Mille Verges* évoquent moins le style du Divin Marquis que l'esprit de liberté qui règne dans ses propos. Les œuvres de Sade n'ont généralement rien de comique. Elles sont même perversément moralisatrices : ne faites pas les monstruosité que je vous décris. Rien de tel chez Apollinaire : le rythme même des récits concilie pornographie et exultation. Même criminel, *coitus non tristis est*.

Mais quand même, dira-t-on, il faut être fou ou vicieux ou malade pour inventer de pareilles ignominies relevant la plupart du temps moins de Sade que du sadisme (mais le masochisme n'est pas absent) : du meurtre accidentel à l'assassinat d'enfants en passant par le viol d'un nourrisson, l'inceste, l'anthropophagie, la nécrophilie, le tout

agrémenté de descriptions précises et nommées de toutes les manières de se livrer à l'acte sexuel, de toutes les positions : un vrai manuel à l'usage des amateurs.

La surprise sera moindre pour ceux des lecteurs qui auront déjà lu d'autres livres, sérieux, scientifiques, dans lesquels tous ces comportements sont étudiés par des savants. Tel est le cas d'un livre qu'Apollinaire connaissait, *Psychopathia sexualis* du Dr von Krafft-Ebing, traduit en français en 1895 sous le titre *Étude médico-légale, « Psychopathie sexuelle », avec recherches spéciales sur l'inversion sexuelle*.

Dans sa notice sur Sade, Apollinaire cite clairement Krafft-Ebing et la « psychopathie sexuelle », en reprenant les commentaires d'Eugen Duehren : « Pour le docteur Duehren, cet ouvrage est capital [*Les 120 journées de Sodome*], non seulement dans l'œuvre du marquis de Sade, mais même dans l'histoire de l'humanité. On y trouve une classification rigoureusement scientifique de toutes les passions dans leurs rapports avec l'instinct sexuel. L'écrivain, le marquis de Sade y condensait toutes les théories nouvelles et y créait aussi, cent ans **avant le docteur Krafft-Ebing, la psychopathie sexuelle.** » (*OEC* III, p. 806.)

Cette connaissance est confirmée par Mihailo Pavlovic, dans son article : « *Les Onze Mille Verges* et la flagellation », *Naissances du texte apollinarien*, Que Vlo-ve ?, 2^e série, septembre 1983. Sur une fiche bibliographique conservée à la BnF (f° 137) il a trouvé plusieurs références à la flagellation, dont : ***Psychopatia sexualis* / Dr K. von Ebing** T^d 86 543. Si 86 désigne l'année de la première version, il s'agirait du texte en allemand, avec des passages en latin, qu'Apollinaire était capable de parcourir dans ces langues. Le texte a été traduit en français en 1895 sous le titre *Étude médico-légale, « Psychopathie sexuelle », avec recherches spéciales sur l'inversion sexuelle*. Notons encore que le terme de « psychopathie » appartient en propre à Krafft-Ebing et que ce livre écrit par un savant était d'abord destiné aux médecins légistes et aux magistrats.

Peter Read, dans son article « *Les Onze Mille Verges*, livre secret, livre ouvert », in *Apollinaire à livre ouvert*, Université Charles de Prague, 2004, rappelle dans une note qu'Apollinaire emploie à propos de Sacher-Masoch l'expression de « psychopathie sexuelle » (p. 172, note 10) avec la référence à *Pr* I, 422, c'est-à-dire à *La Femme assise* : « **Son histoire ressortit à la psychopathie sexuelle.** » Mais cette allusion n'est pas développée. L'expression était pourtant encore présente dans une lettre à Madeleine, le 14 septembre 1915, lorsque, disant

son adoration pour les pieds de sa fiancée, le poète se défend d'« aimer les pieds par-dessus tout et partant les chaussures » : « Je n'ai certes pas ce défaut qui ressortit à la psychopathie sexuelle » (*Lettres à Madeleine / Tendre comme le souvenir*, Gallimard, p. 169). Toutes ces occurrences ne laissent aucun doute sur l'origine de cette expression, pas usitée à l'époque.

Absolument tous les actes monstrueux présents dans *Les Onze Mille Verges* sont répertoriés dans cet ouvrage. Non seulement ce qui dérange la plupart d'entre nous, comme la défécation et la coprophagie, mais le pire, comme les brutalités sur un cadavre, le dépècement et la fouille dans les entrailles. Oui, c'est ainsi que sont les hommes, et Apollinaire ne fait que cataloguer comme l'ont fait Sade et Krafft-Ebing « les bizarres penchants qu'inspire la nature ». Sauf qu'il ne le fait pas en savant, mais en poète rabelaisien. Un seul exemple : des deux mètres de boyaux qu'il a tirés du ventre de Mariette, morte par accident, Cornabœux se fait une « ceinture de sauvetage »...

Ainsi ce n'était pas du délire. Plutôt un exercice de plume destiné à exploiter des talents de conteur, un goût du vocabulaire, et un jeu risqué avec des sujets tabous. Cependant, impossible de nier à un autre niveau l'implication personnelle de l'auteur dans son récit. Les personnages de l'ambulancière polonaise et de Florence, la femme du capitaine Katache, ne peuvent pas ne pas évoquer respectivement la mère et la mal-aimante ou ressentie comme telle Annie Playden. Le traitement qu'elles infligent et qui leur est infligé par le narrateur laisse sans voix. Apollinaire s'opère sans anesthésie de ses sentiments et plus encore de son ressentiment à l'égard des femmes, et surtout de la première de toutes, la mère. Mony tombe sur le ventre de la polonaise, joue du tambour sur ce même ventre : « Finalement le ventre creva ». De « *ventrem ferre* », être enceinte, à « *ventrem feri* », frappe au ventre, comme le demanda la redoutable mère Agrippine au moment d'être tuée sur ordre de son fils, encore un jeu de mots latent qui ne relève plus tout à fait du registre rabelaisien...

Florent Fels appelait paraît-il de ses vœux l'« admirable film » qu'on aurait pu tirer des *Onze Mille Verges*. Par une coïncidence qui ne peut tenir que du hasard objectif, le Collège de 'Pataphysique a sorti des enfers le 18 mai 2012 deux films « occultés depuis vingt-cinq ans », *Les Onze Mille Verges* et *Justine*. La BD par ailleurs n'a pas manqué le sujet. Personne ne songeait au théâtre...

J'ai eu le plaisir d'assister à la création de la pièce par la troupe *In cauda* en mars 2011 à l'Estaminet de Magny-le-Hameau. Comment rester fidèle à des descriptions d'une précision anatomique, d'une crudité, d'une violence allant *crescendo* au fil des pages ? Le public n'en avait aucune idée. L'invention seule le permettait. Une scène formée d'un « dispositif trifrontal et décor sur un plateau de dimensions minimales 8 m de profondeur x 8 m d'ouverture » enferme les protagonistes dans une cage de plastique qui les sépare des spectateurs. Barrière symbolique de l'interdit, barrière commode qui protège des projections spermatisques et autres. Dans ce huis clos quatre personnages : des filles. Un accessoire bien placé permet *ad libitum* de changer de personnage. Et que la fête commence.

La fête, c'est d'abord le texte d'Apollinaire tel qu'il est dit et représenté. Priver le spectacle du texte aurait immédiatement conduit à la pornographie pure et dure, pour laquelle les films X sont prévus. En revanche, son respect scrupuleux le donne à savourer dans son inventivité verbale. L'excès omniprésent le fait immanquablement, quelle que soit l'horreur du sujet abordé, basculer dans le comique. Il fallait donc un narrateur, en l'occurrence une narratrice, qui donnât d'abord à entendre ce que les personnages font avec frénésie et une distance en quelque sorte structurelle : comme les baisers de cinéma sont de faux baisers, les coïts et emmêlements divers exhibent leur facticité grâce à des outres pleines de liquides prêts à jaillir ou du (faux) chocolat destiné à enduire les corps d'une substance que cinq lettres suffisent à évoquer. Ajoutons que le simple fait d'entendre dans un espace public de telles énormités crée une tension que le spectacle est chargé de ... décharger. On rit.

Il ne s'agit pas d'une lecture *in extenso* des *Onze Mille Verges*. Le texte est relativement long. Il fallait le réduire. Cependant seules des coupures ont été pratiquées, répondant à différentes contraintes : non seulement la longueur, mais le souci de ne pas créer de trop grandes discordances entre les descriptions et le décor forcément simplifié de la cage. Souvent Apollinaire met en scène les lieux où se déroulent les ébats érotiques et il décrit précisément les femmes qui les animent, avec un grand souci de la variété, quasi ethnologique. Les quatre actrices, toutes charmantes, ne peuvent assumer de tels changements à vue. Quelques descriptions sont gardées, comme la célèbre évocation des bords du Rhin, qui suffit à identifier l'auteur longtemps resté anonyme. Il était facile de découper le texte en dialogues. Toutes les répliques sont empruntées à l'original, à l'exception de quelques cris

collectifs arrachés par l'excès de bonheur ou exceptionnellement d'un ajout. « Toutes » ou « Les deux » sont les rares intrusions du metteur en scène qui désignent non les personnages du roman mais les actrices de la pièce. Il y a d'autres coupures, plus importantes au fur et à mesure que la pièce avance. Pour resserrer la représentation autour d'une unité de lieu et d'action, en gardant la contrainte des quatre personnages, des tableaux sont substitués aux chapitres et bientôt s'en écartent. Sont ainsi sacrifiés en particulier une scène au bordel de Port-Arthur avec de nombreux nouveaux personnages, une scène de zoophilie, de flagellation, de viol d'un enfant, l'achèvement d'un homme-tronc, difficile en effet à mettre en scène. La suppression la plus importante est celle de l'histoire du capitaine Katache et de Florence, récit dans le récit introduisant d'autres protagonistes. Aussi la pièce ne met-elle pas l'accent sur cette autobiographie fantasmatique en forme de règlement de comptes.

Oui, comme le dit Godefroy Segal, Apollinaire, avant le pâle mot d'ordre de Breton, a tout lâché. Loin d'être seulement une œuvre alimentaire, ce qu'on espère qu'elle fut aussi, car le poète était pauvre, *Les Onze Mille Verges* sont un exorcisme, une manière de se libérer des démons qui rôdent autour de l'amour et l'empoisonnent. Une œuvre de salut privé et peut-être public, au fond.

2012-2025